

LE FRAC OCCITANIE LE LYCÉE DAUDET ET LES ÉLÈVES DE PREMIÈRE
SPÉCIALITÉ HISTOIRE DES ARTS PRÉSENTENT

PIROLO

ABONNENC | BORDLAND | CAPRIO | CARBONNET | DEJODE | LACOMBE
DEZOTEUX | HOULLIER | LARVEGO | OCAMPO | ROBAKOWSKI
RUBINSTEIN | SEEBERGER

EXPOSITION

15 JANVIER 12 FÉVRIER 2026

VERNISSAGE

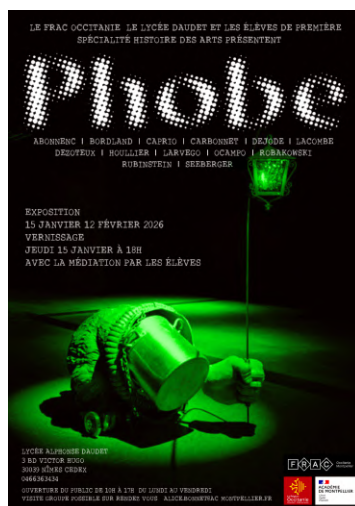
JEUDI 15 JANVIER À 18H

AVEC LA MÉDIATION PAR LES ÉLÈVES

LYCÉE ALPHONSE DAUDET
3 BD VICTOR HUGO
30039 NÎMES CEDEX
0466363434

OUVERTURE DU PUBLIC DE 10H À 17H DU LUNDI AU VENDREDI
VISITE GROUPE POSSIBLE SUR RENDEZ VOUS ALICE.BONNET@AC MONTPELLIER.FR





PHOBE

Mathieu Kleyebe ABONNENC, Christine BORLAND, Bruno CARBONNET, DEJODE & LACOMBE, Joseph CAPRIO, Bertrand DEZOTEUX, Sydney HOULLIER, Elisa LARVEGO, Manuel OCAMPO, Jozef ROBAKOWSKI, Nicolas RUBINSTEIN, Marguerite SEEGER

Exposition du 15 janvier au 12 février 2026

*PHOBE** exposition au lycée Alphonse Daudet, du 15 janvier au 12 février 2026, plonge les visiteurs au cœur d'une réflexion sur le monstrueux à travers une sélection d'œuvres contemporaines issue de la collection FRAC Occitanie Montpellier. Cette proposition des élèves de première spécialité histoire des arts met en exergue notre rapport à la normalisation de la société actuelle.

S'interroger en 2026 sur le monstrueux revient à penser notre époque. Dans un monde où tout semble être uniformisé, lissé, réparé, filtré ou augmenté, le monstrueux apparaît comme un rappel brutal de nos limites et de nos excès.

L'exposition *PHOBE** n'apporte pas de réponse définitive. Elle ouvre plutôt un chemin vers d'autres formes possibles du vivant et de l'imaginaire. Ces œuvres s'orientent vers une même idée : le monstrueux n'est pas seulement ce qui effraie, il est aussi ce qui dévoile nos peurs, nos désirs, nos imaginaires collectifs. Regarder le monstrueux, c'est donc accepter d'affronter nos différents reflets, d'explorer la part inconnue qui nous anime.

Et si nous étions tous des monstres ? Est-ce que ces images symbolisent -elles le reflet de ce que nous préférons ignorer ? Des monstres, de la peur, certes, mais peut-être bien des représentations plus familières qu'il n'y paraît...

*« Peur », en grec.

Exposition organisée par les élèves de spécialité histoire des arts et leurs enseignantes.

Vernissage le jeudi 15 janvier à 18h, avec médiation par les élèves.

Entrée libre en sonnant à la porte, du lundi au vendredi de 8h à 18h.

Lycée Alphonse Daudet | 3 Boulevard Victor Hugo | 30039 Nîmes cedex 1 | Tél. 04 66 36 34

Christine BORLAND
Artiste écossaise, née en 1965

La Bibliothèque du monstre, 1997

Livres et bois

Christine Borland, jeune artiste écossaise, s'apparente à une archéologue de la violence et de la mort

La bibliothèque du monstre est un ensemble de livres que Borland a rassemblé en 1997. Elle nous présente trois livres : *Le paradis perdu* de J. Milton (1667), *Les souffrances du jeune Werther* (1774) de Goethe et *Vies parallèles I* (publié en 1999) de Plutarque.

Ces trois ouvrages appartiennent à des époques et des genres littéraires différents, mais ils peuvent être tous rattachés au thème du monstrueux, par la fiction, qui prend ses racines dans les mythes des origines et dans les contes.

Les livres, en tant qu'objets, semblent inoffensifs de premier abord. Mais l'artiste nous rappelle que puissance créatrice des mots, peut bouleverser et effrayer.

Dans *le Paradis perdu* le personnage de Satan incarne une figure monstrueuse. Son orgueil, sa haine et sa volonté de domination terrifie. Satan y est décrit comme répugnant et inhumain. Le monstrueux est lié au Mal, à la déformation morale et spirituelle, plus qu'au corps lui-même..

Les souffrances du jeune Werther de Goethe, ne présente pas un monstre au sens traditionnel, mais c'est le personnage Werther qui devient un monstre, non parce qu'il est cruel, mais parce qu'il sort des limites de l'équilibre humain. Dans les tourments de la passion Werther s'écarte d'une normalité attendue.

Dans *Les vies parallèles I*, Plutarque compare les grands hommes de l'Antiquité. Le monstrueux s'incarne dans les personnages mystiques, surhumains via leur courage extrême, leur ambition et leur cruauté. Plutarque nous rappelle que les héros peuvent aussi être des monstres. Loin d'être négatif, le monstre naît de l'excès, qu'il soit moral ou immoral, et permet de faire réfléchir sur nos propres limites.

Borland met en valeur un monstrueux pluriels, sans se limiter à des créatures maléfiques. Il prend son origine dans l'excès, l'orgueil, la passion, la vertu ou la violence, en mettant en danger l'équilibre moral et social. Il apparaît alors comme un miroir de l'humanité, révélant ses failles, mais une fascination pour ce qui dépasse la raison.



Nicolas RUBINSTEIN

Artiste français,
(1964-2025)

Mickey Is Also a Rat, 2007

Sous-titre : *Grand squelette articulé*

Résine, polyester, acier

85 x 160 x 340 cm

Nicolas Rubinstein, artiste plasticien post-moderne mêle différents domaines : artistique, scientifique, culture populaire et mémoire.

Mickey Is Also a Rat, est une série de sculptures, qui tente de révéler ce qui se cache derrière l'icône lisse de Mickey. En remplaçant la souris joyeuse par un squelette articulé de rat géant, l'artiste démystifie le personnage et met en lumière son côté sombre, organique et réel. Directement posé au sol, le squelette se montre comme une découverte archéologique qui aurait pu être faite, non loin d'ici.



Cette sculpture, intégrée à *Phobe**, trouble le regard, elle se joue de notre capacité de discernement. Au premier coup d'œil, un squelette apparaît et non l'icône conventionnelle de Mickey Mouse, mais à un ensemble d'ossements difformes qui peut renvoyer à l'univers des monstres issu de notre l'imaginaire collectif. L'artiste transforme l'icône rassurante et amusante en une figure inquiétante, pour faire surgir un sentiment dérangeant.

Comme dans *Maus*, d'Art Spiegelman, où la souris véhicule une histoire sombre et malsaine, *Mickey Is Also a Rat* en prend le contre-pied. C'est le détournement de cette figure familière, qui a inondée l'enfance, pour se déconstruire et révéler l'envers du décor du dessin animé. Oui, Mickey Mouse a un corps. Vous en avez la preuve par ce squelette !

Enfin l'œuvre nous pousse à nous questionner sur nos mythes populaires. Voir l'intérieur d'un symbole tel que Mickey, nous fait réfléchir à notre manière de voir la réalité, telle une symbolisation de la vanité contemporaine, telle de Damien Hirst, un crâne serti de diamants, *Skull Star Diamond*, 2007.



Marguerite SEEBERGER

Artiste française depuis 1971, née en Allemagne en 1942

Inferno Roma I, 1984

Photographie
Électrographie couleur et encres usées
60 x 90 cm

Marguerite Seeberger travaille sur la fragilité de l'image photographique, pour en révéler la part instable et inquiétante.

Inferno Roma I, réalisée en 1984, appartient à la période où l'artiste explore la déformation du visage pour créer des images transformées et inquiétantes.

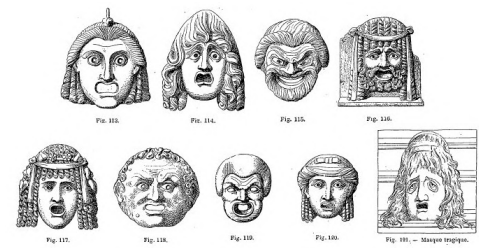
Elle utilise des encres usées pour procéder à l'altération de l'image, afin de donner un aspect déformé et mystérieux aux visages. Sa démarche artistique explore la mémoire de l'image elle-même, ce qu'elle conserve, ce qu'elle efface et ce qu'elle retient ou perd lorsqu'elle est copiée, modifiée ou reproduite.

Cette photographie de format moyen, 60 x 90 cm, présente neuf visages, sous la forme d'une grille orthogonale. Ces visages, aux couleurs jaunes et brunâtres, semblent flous, usés et parfois fantomatiques, comme s'ils provenaient d'une vieille bande vidéo retrouvée et abîmée. Les bouches ouvertes et les regards sombres créent une sensation d'inquiétude. Les images se ressemblent mais ne sont pas identiques, ce qui renforce l'idée d'une répétition troublante, comme on peut le percevoir dans certains films d'horreur, où des gros plans répétitifs qui ponctuent la narration. L'ensemble donne l'impression d'un cri figé et silencieux, d'où cette impression d'une image fantomatique.

Pourquoi cette œuvre a-t-elle été choisie dans l'exposition ?

C'est le thème du trouble, de la perte de repères et de l'identité altérée qui a été retenu et qu'on peut relier au monstrueux. Les visages déformés attirent immédiatement l'attention et provoquent une réaction forte, par un pas en arrière que peut initier le spectateur. Cette image apporte une dimension mystérieuse, presque dramatique.

Ces ombres fantomatiques font écho aux masques qu'utilisaient les acteurs pour interpréter des personnages sur les scènes de théâtre de la Grèce antique. Ces visages/masques présentent les mêmes enjeux : la révélation d'une identité cachée derrière une apparence, l'amplification des émotions ou ses transformations par le jeu théâtral.



Elisa LARVEGO
Artiste suisse et française, née en 1984

Jim Fowler in his Garage, Libre, Colorado, 2010
de la série *Huerfano's faces*

Photographie, tirage pigmentaire contrecollé sur aluminium encadré
dans une caisse américaine en chêne wengé ciré, 113 x 135 x 4 cm

Cette photographie, issue de la série *Huerfano's faces*, intervient au tout début de la carrière de l'artiste Elisa Larvego, entre en rupture avec son travail photographique initial, plus épuré.

Elisa Larvego cherche à fixer les histoires prêtes à disparaître. Elle rencontre alors deux anciennes communautés hippies et documente les vestiges de leur mode de vie par l'image. En observant les liens qu'entretiennent les habitants avec leurs maisons, elle a rencontré Jim Fowler, sculpteur, mais également victime du syndrome de Diogène.

Rien de monstrueux dans cette image. Seule l'accumulation d'objets et l'espace saturé figuré relèvent du monstrueux. C'est l'excès et la surabondance d'objets qui témoignent de cette maladie. Notre regard ne peut s'arrêter dans cet amoncellement d'éléments. Cette photographie rompt la dite « normalité » d'un garage commun, censé être organisé pour y travailler, fabriquer, construire, réparer où ici il est impossible de s'adonner à de telles activités.

Cette quantité impressionnante de déchets pourrait faire référence à la surconsommation du XXI^e siècle. En effet, ce fléau d'ampleur mondiale détruit le monde ou nous vivons, n'est-ce pas en soi un comportement collectif monstrueux ?

L'image du déchet est par ailleurs perçue dans notre société comme repoussante et sale. Cette photographie montre ainsi la vision d'un homme tout à fait à l'aise dans cet environnement, une réalité qui nous apparaît bien dérangeante vue de l'extérieur.

La photographie du canadien Jeff Wall, nommée *The Destroyed Room*, réalisée en 1978, peut être rapprochée de cette œuvre, dans cette impossibilité de rendre un espace utile, tant le chaos et l'excès semblent régner.



Bruno CARBONNET
Artiste français, né en 1957

Objet, 1990

Huile sur toile
180 x 162 cm

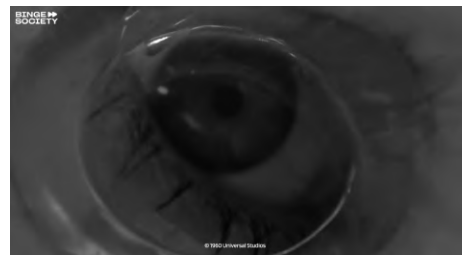
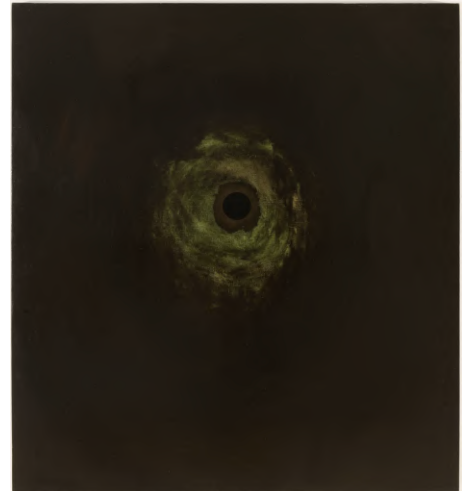
Dans les années 1990, l'artiste peintre contemporain, Bruno Carbonnet s'interroge sur comment « on voit et regarde les choses ».

Dans ses peintures, il s'inspire de grands artistes du passé, comme Vincent Van Gogh, pour questionner l'espace et les formes.

Aucun doute sur sa présence dans l'exposition *Phobe**, cette peinture relève du mystère par une utilisation excessive du noir. L'œuvre figure un œil sombre en son centre, assimilé à un trou infini qui semble observer le spectateur, tel le gros plan sur l'œil avec le fondu enchaîné sur la bonde de la baignoire dans *Psychose* (1960) d'Alfred Hitchcock. Ce trou béant noir donnant sur un néant, ouvre néant sur un autre espace indéterminé et indéfini, où tout peut être imaginé.

Cette peinture énigmatique joue sur l'ambiguïté de sa représentation. Que regarde-t-on ? Un corps, le cosmos, une blessure, une machine... Une des définitions du monstrueux indique à juste titre, qu'il est indéfinissable et ambigu.

Dans cette toile agit comme un œil pour aspirer notre regard, le brouiller, lui faire perdre ses repères. La surface picturale se transforme en une zone instable où le vivant et le cosmique se mêlent.



DEJODE & LACOMBE

Duo d'artistes français :

Sophie Dejode née en 1976 et Bertrand Lacombe né en 1974)

Michelle, 2011

de la série *Cadavre exquis*

Sous-titre : *Le rat aveugle rejoindra son roi borgne*

Sculpture hybride, 180 x 90 x 220 cm

L'œuvre, introduite pour l'exposition *solo show* de 2012, issue de la série *Cadavre exquis*, fait ses débuts dès la Biennale de Lyon 2009, intitulée *Spectacle du quotidien*.

À chaque présentation de la sculpture *Michelle*, le duo d'artistes Dejode & Lacombe, modifie l'ambiance pour dévoiler une nouvelle facette de leur monstre, composé de matériaux de récupération. *Cadavre exquis*, est à son origine littéraire, un jeu d'association d'idées, de textes ou de dessins qui ne laisse entrevoir qu'une petite partie du participant précédent pour que le suivant poursuive à son idée.

Cette créature hybride, imaginaire, voire cauchemardesque évoque un rat maudit surdimensionné et combiné à d'autres objets hétéroclites : marmite, chaînes, roues, lanterne... Une impression abominable et monstrueuse fait face au spectateur nous rappelant les pires horreurs ou des phobies telles que la claustrophobie, l'autophobie, qu'invite à penser la marmite cachant la tête. La lumière agit comme révélatrice de cet enfermement de soi.

Cette forme monstrueuse nous rappelle, aussi, notre propre pensée : être coincé, vouloir y échapper et reflétant notre quotidien, trop attaché au conformisme pour écarter l'expression sincère de nos pensées. Et pourtant, la lumière et la technique, signes d'espoir, peuvent être perçues comme un renouveau, un renouvellement de la pensée.

Cette sculpture, tant dans la conception de sa forme, un cadavre exquis, peut être rapprochée de l'œuvre surréaliste de Meret Oppenheim, intitulée *Eichhörnchen* (Écureuil) réalisée vers les années 1960-1969, pour prolonger l'exploration d'association incongrue à l'égal des grylles qu'affectionnait le peintre Jérôme Bosch.



Bertrand DEZOTEUX
Artiste français, né en 1982

Picasso Land, 2015

Animation 3D & ambiance sonore
11'6"

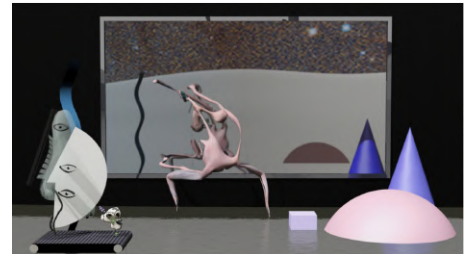
Picasso Land, trouve son origine dans le célèbre ballet *Parade*, créé en 1917.

Dans cette œuvre d'art totale, les costumes et les décors ont été créés par Picasso, sur un texte de Jean Cocteau, une musique d'Erik Satie, et une chorégraphie de Léonide Massine. En 1980, ce monument de l'avant-garde européenne est adapté à la télévision par Jean-Christophe Averty, réalisateur héritier du surréalisme et pionnier de la technique d'incrustation en France.

Afin de réaliser *Picasso Land*, Bertrand Dezoteux a collaboré avec un groupe de co-producteurs, dont Baldanders Films, ainsi qu'avec un chorégraphe, Yaïr Barelli, et des concepteurs sonores, Matthieu Choux et Vincent Grégory. Les deux œuvres se répondent. *Picasso Land* regroupe plusieurs œuvres du célèbre peintre espagnol, pour les mettre en scène dans un espace 3D abstrait.

Son titre renvoie directement à Picasso et plonge donc le spectateur dans son univers artistique avant même la découverte de l'œuvre. Les décors et personnages en 3D sont modélisés à partir de peintures de l'artiste, formant un pays imaginaire peuplé d'êtres dansants et étranges. Ce monde virtuel semble se déployer comme un territoire autonome construit d'œuvre en œuvre, avec son propre esthétisme, sa propre culture et son territoire. L'ambiance sonore particulière de la vidéo, par des cris stridents et des grésillements, accentue l'aspect mécanique des mouvements humanoïdes. On y observe un mélange entre caractères abstraits et caractères humanoïdes.

L'œuvre de Bertrand Dezoteux s'inscrit parfaitement dans la thématique du monstrueux, elle présente un univers peuplé de figures étranges, déformées et inhabituelles. Les personnages, inspirés d'œuvres de Picasso, ont des corps fragmentés et des visages désorganisés qui déforment l'anatomie humaine. Certaines créatures semblent hybrides, à mi-chemin entre l'humain et l'objet, ce qui accentue leur étrangeté. Ces déformations rendent les figures inquiétantes et difficiles à identifier. Le son inquiétant et oppressant impose une inquiétude latente et un embrassement continu. Le monstrueux est ici à la fois visuel et symbolique : il remet en question la normalité du corps humain et perturbe nos repères. Une rupture avec les codes classiques de la représentation s'opère pour provoquer une « inquiétante étrangeté ».



Mathieu Kleyebe ABONNENC
Artiste français, né en 1977

D'ici, 2003-2006
Trilogie vidéo

Le passage du milieu : 9min 40s, couleur, son, PAL, 2006

Cayenne : 10min, couleur, son, PAL, 2005

Le bord du monde : 11min, couleur, son, PAL, 2003

Mathieu Kleyebe Abonnenc, un artiste, chercheur, commissaire et programmateur de films, met à jour les parties de l'histoire coloniale et post-coloniale mises de côtés.

Avec tout un processus de recherche et d'extraction, il aborde les thèmes de l'absence, la hantise ainsi que la représentation de la violence. Nous pouvons souvent retrouver dans ses projets des collaborations artistiques de disciplines différentes, qui engendrent une diversité de moyens. Pour beaucoup de ses œuvres, son cheminement se compose d'un questionnement qui va amener à un tissage d'affiliation, qui se conclura sur une réflexion sur le rôle des images dans la formation des identités.

Cette trilogie de vidéos, d'environ 10 minutes chacune, confond trois univers : la nature, la mer et la ville. Les trois nous plongent dans une ambiance inquiétante à travers le fond sonore, le sentiment de solitude, les flous, le cadrage et les couleurs. La première vidéo nous plonge directement en mer en plein milieu d'une tempête qui nous met dans une ambiance stressante. Un homme seul se baigne, ce qui nous donne un sentiment d'incompréhension, qui par la suite laissera place à des paysages naturels et calmes.

Le deuxième extrait se déroule dans une grande ville, au milieu de flammes. Pourtant, nous ne savons ni la cause de l'incendie, ni ce qui advient aux habitants de la ville.

Ces vidéos mettent en scène les quatre éléments pour laisser la nature prendre le dessus, sans logique et nous abandonner au doute le plus total.

Le monstrueux nous repousse. Sa différence nous laisse perplexes, car nous n'arrivons pas à la comprendre.

Ainsi, dans sa trilogie, Abonnenc nous force à nous confronter à des images dont nous ne parvenons pas à interpréter le sens. Les voir, nous dérange et d'une certaine façon nous frustre, car nous ne trouvons pas de logique dans ce qui nous est montré.



Joseph CAPRIO
Artiste français, né 1950

Sans titre, 1983
Tirage : N° 6

Photographie
Épreuve noir et blanc tirée sur papier Ilford Ilfobrom brillant

Sans titre de Joseph Caprio réalisée en 1983, une période où les artistes interpellent pour se démarquer. Dans sa quête du rapport humain, l'artiste brise le tabou de la représentation du nu masculin. Son besoin de créer une atmosphère particulière le mène à affirmer l'aspect primaire de l'homme.

Ici, un bras, une main d'homme, saisis en noir et blanc.

La main semble tenir un objet, laissant deviner des griffes, mais l'artiste jouant avec les ombres, les dissimule, utilisant de forts contrastes pour en déformer le membre.

La lumière directement posée sur les doigts augmente les ombres propres et portées qui se confondent avec le fond de l'image. La forte pilosité de l'avant bras, mise en valeur par l'éclairage, évoque à la fois l'animalité et la virilité. La main symboliserait-elle l'instinct animal sur l'homme ?

« *La photographie considérée comme une œuvre de l'esprit* », nous indique l'artiste. Elle renvoie à nos peurs primaires et du sauvage. Quelle est la part d'animalité chez l'humain ?

L'artiste ne dévoile pas littéralement ses intentions, il les convoque de manière subtile. La monstruosité apparaît ici dans ce mélange des genres entre animal et humain, une zone de rencontre entre tous les vivants.

Les griffes suggérées se rapprochent de ce plan iconique et inquiétant où le vampire du film de Murnau, *Nosferatu* (1922), monte lentement les escaliers pour atteindre sa proie. L'ombre portée n'y est que figurée, alors que c'est davantage l'ombre propre que manipule Joseph Caprio.

À travers cette image aux dimensions réduites, mais au fort retentissement, le photographe remet en cause la condition humaine. Il interroge nos craintes et nos peurs les plus profondes, ancrées dans l'enfance, qui influence parfois notre façon d'agir ou de penser.



Józef ROBAKOWSKI
Artiste polonais, né en 1973

I am Going, 1973

Vidéo
5'

I am Going, œuvre vidéo de l'artiste polonais Józef Robakowski, la caméra avance de manière continue, comme si le spectateur voyait à travers les yeux de l'artiste. Il n'y a pas de véritable récit, ni de décor spectaculaire. L'image instable se concentre sur le mouvement, la perception et le regard.

À travers cette course sans destination clairement définie, l'artiste interroge le sens du déplacement, du temps et de l'existence. Le mouvement, le souffle et la fatigue deviennent des éléments essentiels de l'œuvre.

Avec cette réalisation expérimentale, l'artiste rompt avec les codes de l'art et du cinéma traditionnel, pour s'inscrire davantage dans le genre du film d'épouvante ou d'horreur, dû au suspense de cette montée qui exacerbe une tentation latente. Le corps est montré en action, en camera subjective. Cette montée se dirige vers un avenir incertain, sans quête, sans but réel.

Le monstrueux n'apparaît pas de manière réelle, mais ce temps suspendu convoque les même sensation que nous pouvons éprouver face au monstrueux : un sentiment ambivalent de maintenir notre regard même si la tension de l'image reste extrême.

Les plans et l'intrigue sous-jacente peut être rapprocher du film d'épouvante *The Blair Witch Project* (1999).



Manuel OCAMPO
Artiste philippin, né en 1965

Las Castas, 1997-2006

Huile sur toile
122x132 cm

Manuel Ocampo, peintre contemporain, est reconnu pour ses œuvres provocatrices et chargées de symboles. Dans ses toiles, il mêle l'imagerie religieuse, les références coloniales, la culture populaire et les motifs grotesques.

Las Castas représente une scène saturée visuellement où le regard se perd.

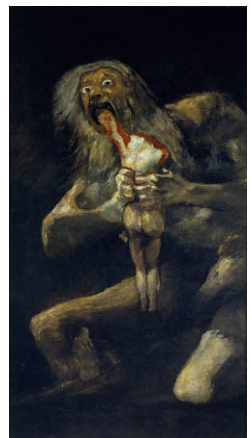
Le titre, une expression espagnole signifie *les castes* pour désigner la classification raciale utilisée par les colons espagnols en Amérique. La couleur rouge annonce la violence de la scène. La composition chaotique de la peinture dérange et interroge pour mettre en lumière la cruauté de l'histoire coloniale en Amérique latine.



La grande trace rouge verticale nous a mis sur la piste pour une représentation symbolique du monstrueux.

En effet, le peintre associe deux registres très différents : l'un exprimant la souffrance par une tête sectionnée, semblant exultée des souffrances qu'on lui inflige; l'autre, une vue d'intérieur sur une cuisine, à l'atmosphère plutôt calme. Le peintre fait co-exister deux situations différentes, mais complémentaires dans la même temporalité.

Le spectateur peut être mal à l'aise face à cette représentation comme face à l'œuvre de Francisco Goya, *Saturne dévorant un de ses fils*, 1819-1823, exposée au musée du Prado à Madrid.



Sydney HOUILLIER
Artiste français, né en 1965

Méré, 1993

Sculpture
Tissu et mousse polyuréthane
160 x 100 x 90 cm

Sydney Houillier souhaite réanimer le dessin, en le mettant en relief. Il utilise régulièrement le motif de la main, pour reconstituer une présence. La main désigne l'image de l'esprit reliée à son expression artistique.

Méré, une sculpture achrome, quasiment blanche, sollicite nos sens, à cette matière douce d'apparence. La partie inférieure semble être un ensemble de quatre colonnes ou membres posés directement au sol, la partie supérieure semble être le prolongement sous forme inversée, mais représentant de manière synthétique une main qui semble vouloir s'échapper.

Cette sculpture intègre l'exposition, car cette forme étrange et imaginaire, peut être perçue comme monstrueuse. Au premier abord, la sculpture relève de l'abstraction, pouvant évoquer un corps déformé, digne des plus grands films d'horreur hollywoodiens. Elle convoque le dégoût, par la répulsion qu'elle peut engager.

La sculpture molle de Barry Flanagan, *Rack* (1967-68), issue de la collection du Carré d'Art - musée d'art contemporain de Nîmes, peut être rapprochée formellement et par ses caractéristiques, de l'œuvre énigmatique, *Méré*.

